

Bibliothèque numérique

medic@

Marey, Etienne-Jules. - Décès de M. A. Milne-Edwards

In : *Bulletin de l'Académie de médecine, 1900, 3ème série, tome XLIII, n° 17, p. 490-493*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.biium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?marey037>

Planchon en était pénétré. Et ce n'est pas seulement un savant utile, c'est aussi et surtout un collègue bon, généreux et juste que nous avons perdu. (*Assentiment unanime.*)

Décès de M. A. Milne-Edwards.

M. LE PRÉSIDENT : Mes chers collègues, voici un nouveau deuil que je dois vous annoncer ; Alphonse Milne-Edwards vient d'être enlevé à notre Académie dont il faisait partie depuis 1885, comme membre de la Section de thérapeutique et d'histoire naturelle médicale.

A ses funérailles qu'on prépare pour demain, ses collègues des diverses sociétés savantes vous diront ses travaux et retraceront sa carrière officielle, si bien remplie et si honorée ; permettez-moi de vous parler surtout de l'ami bien cher que je perds en Alphonse Milne-Edwards et de vous dire ce qu'une longue intimité m'a fait connaître de cette noble et vaillante nature.

C'est aux jours de notre jeunesse qu'Edwards et moi nous nous sommes connus ; notre ami commun Brouardel nous avait rapprochés et avait fait naître entre nous une amitié que quarante années n'ont fait que resserrer davantage.

A cette époque lointaine, rien n'était plus disparate que nos tendances et de notre éducation scientifique. Arrivé à ma dernière année d'internat dans les hôpitaux, je ne voyais d'autre but à poursuivre que la pratique médicale, et dans la physiologie même j'étais attiré surtout par ce qui promettait d'amener un progrès dans le diagnostic ou dans le traitement des maladies.

Edwards, en ce temps-là, commençait seulement ses études médicales, mais il était déjà presque un naturaliste consommé ; l'anatomie et la physiologie humaine, dont il approfondissait l'étude à l'École de médecine, n'étaient guère qu'un complément de ses connaissances très étendues sur le règne animal ; quant à la pathologie, elle ne devait le retenir que juste assez pour qu'il pût écrire une thèse excellente et très remarquée sur les aliments qui favorisent l'ossification. Son éducation de naturaliste, Edwards l'avait faite aux côtés de son père qui avait guidé ses premiers pas. Dès l'enfance il avait acquis des connaissances pratiques en anatomie comparée, en paléontologie, en géologie. Un des jeux de son adolescence était, avec de menus débris de

fossiles qu'il rassemblait avec soin, de restituer de larges pièces osseuses, parfois des squelettes entiers. A ces travaux qui semblaient purement manuels, Edwards acquit l'adresse, la patience et la sagacité dans l'observation des formes caractéristiques, qualités qu'il développa toute sa vie. Rien ne rebutait son esprit d'entreprise; je l'ai vu construire de ses mains un aquarium marin, l'un des premiers sans doute qu'on ait admirés en France et où l'eau, jamais renouvelée, était si bien aérée que pendant de longues années toutes sortes d'animaux s'y conservèrent vivants.

Un voyage à pied que nous fîmes ensemble sur les côtes de Normandie rendit entre Edwards et moi l'intimité plus complète. Je dois à ce voyage mes plus vives émotions: le spectacle de la mer, que je ne connaissais pas encore, l'infinie variété de la faune marine, la stratification des falaises normandes: craie, calcaire grossier, argiles de Dives, carrières de Ranville. Edwards explorait tout, annonçant quels fossiles nous devions rencontrer dans chaque couche et pourquoi ceux-là plutôt que d'autres. Je sentais alors combien la Nature revêt de beautés nouvelles quand la Science nous l'explique et comment une haute falaise, en dehors de son pittoresque qui parle aux sens, parle encore à l'esprit en révélant l'immense durée des périodes géologiques et le mécanisme de la formation des diverses roches. Voilà ce que m'apprenait Edwards en partageant avec moi sa jeune science. Et quand, au retour de ce petit voyage, il me présenta dans sa famille, ce fut encore pour moi une révélation nouvelle.

Je ne soupçonnais pas que le grand savant qu'était Henri Milne-Edwards ferait à l'ami de son fils, au jeune débutant dans la physiologie, un accueil si simple et si cordial; qu'il encouragerait ses premiers travaux et les admettrait dans ses Annales des sciences naturelles. De cet accueil je garde un souvenir profondément reconnaissant, car il a décidé de la carrière que je devais suivre.

Dès cette époque, Alphonse Edwards préludait à ses recherches personnelles, il avait rassemblé un nombre énorme d'échantillons de crustacés fossiles et bientôt il en posséda la plus riche collection connue; c'est là qu'il puise les éléments d'un de ses travaux les plus remarquables.

Dirigé de bonne heure par son père vers les études pratiques, Edwards était devenu très habile aux dissections. Il voulait tout revoir par lui-même et retrouver sur la nature les faits

curieux que les auteurs relatent en leurs ouvrages. C'est sur des préparations qu'il avait faites qu'Edwards m'a fait voir, pour la première fois, le curieux mécanisme décrit par Borelli dans la patte des oiseaux et qui fait que le poids du corps agit automatiquement sur les doigts pour leur faire étreindre la branche sur laquelle l'oiseau est perché. Et cet autre mécanisme, également automatique, où le glissement des os de l'avant-bras de l'oiseau ouvre et ferme simultanément les articulations du coude et de la main.

L'autorité avec laquelle un auteur parle des choses qu'il a vues se retrouve partout dans l'œuvre d'Alphonse Edwards; elle éclate dans son beau livre sur les oiseaux fossiles de France aussi bien que dans ses études sur les lémuriens, ou dans l'immense et admirable travail qu'il a entrepris avec Grandidier sur la faune de Madagascar.

A côté de cette qualité maîtresse chez un savant, la sincérité, Alphonse Edwards en possédait une autre, l'énergie physique et morale, qui le rendait capable de longs et pénibles travaux. Sous une apparence frêle et délicate, il avait, en sa jeunesse, un tempérament d'athlète, très résistant à la fatigue et même à la douleur. Bien qu'extrêmement sujet aux atteintes du mal de mer, il n'hésita pas à entreprendre de longues et pénibles stations maritimes à bord des avisos le *Travailleur* et le *Talisman*; ne s'agissait-il pas de résoudre un des grands problèmes de la zoologie? Il voulait savoir si la vie est encore possible dans les abîmes profonds de la mer, au milieu de ténèbres éternelles et sous des pressions formidables de 300 atmosphères. On connaît les admirables résultats de ces campagnes qui révélèrent l'existence d'une faune étrange et toute spéciale aux grandes profondeurs des mers; ce que l'on sait moins, c'est au prix de quelles souffrances et de quelle dépense d'énergie notre vaillant collègue réussit à conduire et à diriger lui-même ces laborieuses explorations.

L'énergie, la volonté, la décision prompte, toutes ces qualités qu'il a montrées dans sa carrière de savant ou d'administrateur, s'alliaient chez Alphonse Edwards à un grand besoin d'affection. Il était d'un commerce très sûr; réservé tout d'abord et ne se liant pas vite, il gardait fidèlement son amitié quand il l'avait donnée; dans le cercle de ses intimes nous étions plusieurs qui comptions presque un demi-siècle de relations cordiales et sans un seul nuage. Mais c'est surtout dans les affections de

famille que notre collègue avait cherché le bonheur et l'avait trouvé.

Veuf, bien jeune encore, d'une femme qu'il aimait tendrement et dont il n'avait pas eu d'enfant, il reporta son besoin d'aimer sur les enfants de ses sœurs. Menacé d'une vieillesse isolée, il se fit, de ses neveux et nièces, une famille nombreuse dont il était le chef bien-aimé. Ces femmes en deuil, ces enfants désolés qui pleurent aujourd'hui ont du moins cette consolation suprême d'avoir rendu heureux celui qu'ils entouraient de leur affection, malgré les soucis et les fatigues d'une vie très laborieuse, malgré les cruelles souffrances de sa dernière maladie. Le nom célèbre d'Edwards qui s'éteignait faute d'héritier direct de notre cher collègue, des neveux l'ont pieusement recueilli, l'associant à un autre nom qui n'est pas moins illustre dans la science; M. J.-B. Dumas-Edwards fera revivre ce double souvenir.

Quant à nous qui t'avons connu, Alphonse Milne-Edwards, c'est en resserrant les liens d'amitié que nous avions formés autour de toi que nous honorerons le mieux ta mémoire. Tu sais que tu vivras toujours dans notre souvenir. (*Assentiment unanime.*)

Rapports

I. Au sujet de l'étude du paludisme,

par M. LAVERAN.

Monsieur le ministre de l'instruction publique a bien voulu transmettre à l'Académie des lettres dans lesquelles le consul de France à Batavia appelle l'attention sur les travaux de la mission allemande qui a étudié le paludisme à Java.

Les publications déjà faites par le professeur Koch, qui est le chef de cette mission, présentent un grand intérêt; ces publications étant encore incomplètes, il serait prématuré de les analyser et de se prononcer sur l'importance des résultats obtenus, mais dès aujourd'hui on peut féliciter le professeur Koch de l'infatigable ardeur avec laquelle il poursuit ses recherches sur le paludisme dans les contrées les plus insalubres du globe. Notre éminent collègue, au lieu de se reposer sur les beaux lauriers qu'il a déjà cueillis, a entrepris de longs et